



**JE SUIS UN
NO MAN'S LAND**



DISTRIBUTION

SOPHIE DULAC DISTRIBUTION

Michel Zana

16, rue Christophe Colomb 75008 Paris

Tél : 01 44 43 46 00

Fax : 01 47 23 08 02

mzana@sddistribution.fr

PROMOTION / PROGRAMMATION PARIS

Eric Vicente : 01 44 43 46 05

evicente@sddistribution.fr

Vincent Marti : 01 44 43 46 03

vmarti@sddistribution.fr

PROGRAMMATION PROVINCE / PÉRIPHÉRIE

Olivier Depecker : 01 44 43 46 04

odepecker@sddistribution.fr

PRESSE

Annie Maurette

01 43 71 55 52

annie.maurette@orange.fr

STOCK PUBLICITE

Distribution Service à Sarcelles

Tél : 01 34 29 44 00

Fax : 01 39 94 11 48

STOCK COPIES

DS Sarcelles (GRP, Nord, Est), DS Lyon

DS Marseille, CAMC Bordeaux

Sophie Dulac Distribution présente une production Les Films Hatari

PHILIPPE KATERINE JULIE DEPARDIEU
AURORE CLÉMENT JACKIE BERROYER
JUDITH CHEMLA JEAN-MICHEL PORTAL

JE SUIS UN NO MAN'S LAND

UN FILM DE THIERRY JOUSSE

LE 26 JANVIER 2011 AU CINEMA

France - 2010 - 1h32 - 1.85 - DTS - couleurs - visa 112 291

Dossier de presse et photos téléchargeables sur : www.sddistribution.fr

*“En fait, tout a commencé après mon concert d’hier soir...
je me retire dans ma loge, normal, pour me reposer...
une ancienne connaissance me rejoint et m’invite à dîner...
je me retrouve chez elle, mais en pleine campagne...
du genre perdue au milieu de nulle part...
et là il y a un truc un peu spécial...
je vous passe les détails...
mais je suis obligé de m’enfuir...
je crois que j’ai jamais autant couru que ce soir-là...
Puis je tombe sur un cheval... dangereux... irascible...
je marche pendant des heures dans la forêt, et tout à coup,
je me retrouve là où j’habitais quand j’étais petit !
je vois deux vieux... en pyjama...
mes parents... c’est trop, j’ai une sorte de syncope...
Le lendemain, ma mère me réveille...
A ce moment, j’angoisse car je pense que je vais rater
le car pour l’école... Bizarre, non ?”*



SYNOPSIS

Philippe est chanteur et dans l'existence d'un chanteur, il y a des moments où tout s'accélère, surtout quand une groupie déjantée, des parents délaissés, une ornithologue lunaire et un ami d'enfance coriace conspirent à vous compliquer la vie...
Comment en sortir ?



PHILIPPE KATERINE / THIERRY JOUSSE

Avant Je suis un no man's land, vous avez déjà tourné plusieurs films ensemble. Comment vous êtes vous rencontrés ?

TJ La maison de disque de Philippe m'avait demandé d'écrire un texte sur lui, à l'occasion de la sortie d'un de ses albums, *L'homme à trois mains/Les Créatures* (1999), pour présenter son travail aux journalistes. A cette occasion, on a donc passé un moment assez long ensemble, qui a probablement scellé quelque chose entre nous... Je ne sais pas exactement quoi... Mais j'ai tout de suite eu l'idée qu'il pouvait interpréter le personnage principal d'un film que j'avais en tête, *Nom de code Sacha* et dont à l'époque le personnage n'était pas un chanteur.

PK C'est vrai et tu m'en avais parlé dès le premier rendez-vous.

TJ Ah oui ? Probablement. Nous avons fait le film, puis Philippe a joué dans le suivant, *Julia et les hommes* (2003), puis a fait une apparition dans mon premier long-métrage, *Les invisibles* (2005). J'ai eu envie qu'on refasse un film ensemble dont il aurait le rôle principal, essentiellement pour qu'on puisse passer du temps ensemble d'ailleurs. L'idée du film est venue après quelques conversations informelles avec Philippe.

L'activité de chanteur et de musicien du personnage de Philippe n'est pas au centre du film finalement.

TJ J'ai choisi qu'on n'entende jamais Philippe dans l'exercice de son métier de chanteur. Je ne voulais pas qu'on le voie en concert, devant un public. Le film s'ouvre sur son entrée en scène mais la séquence s'interrompt juste au moment où le concert commence. Je voulais que le film lui coupe la chique, si j'ose dire, pour passer à autre chose. Ça introduit l'idée que celui qu'on voit sur l'écran n'est pas Philippe Katerine mais un personnage qui s'appelle Philippe.

Pouvez-vous démêler ce qui dans ce personnage appartient à la fiction et ce qui est emprunté à Philippe Katerine ?

TJ Je crois que je me suis inspiré inconsciemment de ce que fait Philippe dans ses propres albums. Il joue beaucoup, de façon très mouvante, sur sa propre identité, sur des allers-retours entre lui et ses doubles. Sans le vouloir, je crois que je suis parti de ça pour travailler sur ce qui m'intéresse depuis un moment, à savoir le flottement entre fiction et documentaire. C'était déjà présent dans mon premier film avec Philippe, *Nom de code Sacha*. Là ça s'est imposé plus naturellement, plus organiquement. Parce que de façon plus nette, ce personnage n'est pas Philippe, ni moi, mais un mélange des deux avec en plus quelqu'un d'autre, produit par la fiction.

Comment as-tu vécu cette proximité du personnage avec ta personne ?

PK C'était très flou cette frontière. Bien sûr, je suis arrivé dans une région que je ne connaissais pas. La cour de ferme dans lequel le personnage a grandi ne ressemble en rien à l'endroit où j'ai grandi. Ces décalages m'ont permis de jouer. Mais je me suis posé le moins de questions possibles, je ne cherchais pas à savoir ce qui dans le personnage venait de moi. Ni de Thierry d'ailleurs. Même si parfois je percevais des correspondances, j'ai voulu ne pas comprendre. J'ai plutôt essayé de m'abandonner, de rester sur la surface de ce que j'avais à faire.

Ce film est-il autobiographique ?

TJ Concrètement, pas vraiment. Ma mère est toujours vivante, je ne suis pas chanteur... Mais je me suis aperçu a posteriori que cette histoire est un peu celle de mon frère. Il s'appelle d'ailleurs Philippe, il est parti très jeune de chez mes parents et n'est pas revenu pendant près de dix ans. La question autobiographique passe par des chemins bizarres et un peu détournés.

Dans Les invisibles comme dans Je suis un no man's land, le personnage principal est musicien. Pourquoi ?

TJ Déjà dans mes courts-métrages, il y avait beaucoup de musiciens. Il y a plusieurs raisons. D'abord j'ai constaté que je m'entendais assez bien avec certains musiciens, que je me sentais plus libre avec des gens qui ont un rapport à la musique. Parce que j'aime beaucoup la musique mais aussi parce que ça m'a désinhibé du cinéma, de la critique de cinéma. Mais sans doute aussi que si ses personnages sont un peu des doubles fantasmés de moi-même, c'est que je dois trouver ça valorisant de me projeter en musicien. C'est une image idéalisée de moi-même. Cela dit, *Je suis un no man's land* n'est pas vraiment un film sur la musique, même si la musique y joue un rôle important.

A partir de cette idée d'un chanteur connu qui revient par hasard chez ses parents, comment se sont développés les autres aspects du scénario : l'histoire d'amour avec l'ornithologue jouée par Julie Depardieu, la maladie de la mère, et puis la mystérieuse malédiction qui empêche Philippe de rentrer chez lui ?

TJ Dès le début du projet, en même temps que le désir de retravailler avec Philippe, il y avait l'envie de parler de ce que signifie être le fils de ses parents. L'aspect fantastique est arrivé plus tard. Le film a peu à peu pris des allures de fable. Au départ, le personnage de Sylvie (Julie Depardieu) était plus réaliste et il est devenu plus onirique, plus fée des oiseaux n'apparaissant que dans les bois. Je voulais qu'il y ait une incertitude entre la réalité et le rêve, que le spectateur ne sache pas exactement où il est.

Sur le rapport enfant/parents, il y a quelque chose d'inattendu dans la découverte que les parents de Philippe ne vivent plus vraiment son absence comme un drame, qu'ils n'ont plus besoin de lui.

Mon co-scénariste Jérôme Larcher a beaucoup œuvré pour ça. Il a suggéré que la mère et le père de Philippe se soient détachés de lui. J'aimais bien cette idée. Il est parti, ils en ont souffert, mais finalement ils ont recréé un espace à eux qui est peut-être plus apaisé. J'aime bien le moment où Aurore Clément dit "Ça n'a pas toujours été vrai, mais aujourd'hui je n'ai plus besoin de toi Philippe". Elle le dit avec gentillesse, mais la phrase est assez dure.

PK A ce moment, le personnage redevient vraiment un enfant. Pour moi c'était d'autant plus troublant qu'Aurore Clément ressemble vraiment à ma mère. Quand je jouais avec elle, je n'avais plus aucune distance.

Sur la couverture de votre dernier album, Philippe, vous posez entre vos vrais parents. Cela crée un drôle de télescopage avec Je suis un no man's land. C'était volontaire ?

PK Au sortir du tournage du film de Thierry, j'ai sûrement voulu me prouver que mes parents étaient toujours vivants, que j'avais encore besoin d'eux. Sur ce point, le film est quand même très chargé. Contre toute attente, la mort de la mère dans le film m'a profondément imprégné. Quand Aurore a quitté le tournage, je me suis trouvé un peu désemparé. Ça m'a remué, ça m'a certainement donné l'envie de cette pochette d'album. Comme quoi la frontière est extrêmement floue entre la fiction et la vie.

Comment avez-vous choisi les autres acteurs que Philippe ?

TJ Je connais Julie Depardieu depuis longtemps. Par certains côtés, elle est très éloignée de moi, mais j'ai l'impression qu'elle fait un peu partie de ma famille. Ça me semblait aller de soi qu'elle joue dans le film. Elle a une excentricité très naturelle, jamais forcée, quelque chose de lunaire... Jackie Berroyer est une idée paradoxale pour le père parce qu'il n'y a pas de familiarité physique avec Philippe. Mais je sentais une parenté dans la façon d'être. J'avais déjà travaillé avec Jackie Berroyer sur mon premier court et il y a chez lui une sorte de détachement, un mélange de gêne et de léger comique qui me semblait proche de Philippe. Aurore incarne plus évidemment la mère idéale, à la fois gracieuse et mélancolique. Tout le monde peut projeter sur elle son propre rapport à la mère, je crois. Judith Chemla, qui joue Chloé la groupie, s'est imposée plus tardivement, mais elle a apporté une folie indispensable à son personnage. Quant à Jean-Michel Portal, il donne un côté terrien au personnage de Vidal, l'ami d'enfance, qui produit un contraste passionnant avec les autres figures du film.

Le film comporte trois niveaux assez différents : l'histoire assez dramatique d'un fils et de ses parents; celle plus légère d'une rencontre amoureuse; et une dimension de farce autour de la célébrité, avec la fan érotomane ou l'ancien copain jaloux du succès de Philippe. De l'un à l'autre, vous avez plutôt privilégié les ruptures de ton, de style...

TJ La première partie du film, autour de la groupie, est en effet très stylisée, un peu cauchemardesque et délirante. Pour moi, on est dans un espace de représentation, comme dans un théâtre. Mais le film interrompt ça, pour aller vers quelque chose de plus intime, en plein air. J'avais la conscience pendant le tournage de filmer des choses très différentes mais ma grande angoisse était de me demander si tout ça allait marcher ensemble. Si c'est le cas, c'est je crois grâce à Philippe qui traverse tous ses registres, du drame à la farce, de la chronique familiale à la fable fantastique de façon très égale.

PK Sur le tournage, on se disait ça sans arrêt. Un jour, on faisait un western, comme cette bagarre avec Jean-Michel Portal dans un bar/saloon sur de la country ou la scène dans la cour avec le père, où on fume une cigarette en silence comme des cow-boys. Le lendemain, c'était du Antonioni ou une comédie musicale, la veille c'était *La soupe aux choux*. Pour chaque scène, on avait envie de reprendre à zéro, de jouer sur la rupture plutôt que sur la continuité. Comme si on traversait des heures très différentes dans une journée. C'était très assumé. Mais si tout changeait autour, moi j'essayais de jouer un peu de la même façon. Comme si j'étais le guide qui permettait de passer d'un monde à l'autre.

Que pouvez-vous dire de la malédiction qui empêche le personnage de quitter le village ?

TJ C'est au fond plus une métaphore qu'une malédiction. L'idée centrale du film est que le personnage revient toujours à la même place. C'est l'histoire d'un enfant qui est revenu chez ses parents et ne peut littéralement plus en partir. On l'a traité sous une forme proche du gag. Mais j'espère que c'est un gag inquiétant. Que la répétition de ce sortilège produit quelque chose d'un peu dérangeant et flippant.

Comment avez-vous défini le style visuel du film avec le chef-opérateur Olivier Chambon ?

TJ Nous avons tourné en numérique, en HD. Ce qui modifie surtout la méthode de tournage, permet d'aller plus vite. On est parti sur l'idée que certains univers, comme la scène chez la fan, étaient très colorés, dans une surcharge volontaire, notamment dans la déco et les costumes; d'autres séquences comme celles de la ferme correspondent à des dominantes plus marrons, ancestrales, comme si les choses étaient là depuis toujours. Je voulais que les nuits soient toutes assez artificielles, peu réalistes. On pensait,



toutes proportions gardées, au *Songe d'une nuit d'été*, avec Sylvie, la fille de la forêt. J'ai d'ailleurs choisi ce prénom avant de penser à son étymologie, qui pour le coup colle parfaitement. J'avais envie que tout soit traité dans un registre de fantaisie. Même la mort d'ailleurs. Le personnage de la mère ne meurt pas dans la souffrance et la déchéance. C'est plutôt une mort par évaporation. Elle disparaît.

Comment avez-vous travaillé sur la musique ?

PK Au départ, il y avait six ou sept chansons écrites avant le tournage, plusieurs années avant même. Je me suis servi de tous les textes. Et j'ai improvisé un peu a capella au moment du tournage. Mais je n'avais pas envie de composer la musique du film, en dehors des chansons que j'y interprète. Etant tout le temps sur l'écran, ça me paraissait difficile de trouver la bonne distance pour écrire de la musique en plus. D'où l'intervention du compositeur, Daven Keller, que j'avais présenté à Thierry. Il a composé la musique et fait les arrangements des chansons.

TJ Daven Keller a joué un rôle important aussi dans la stylisation du film. Il a proposé des choses très différentes, certaines très synthétiques, d'autres plus acoustiques. Il a composé des mélodies avant le tournage, à la lecture du scénario, d'autres après... Récemment, j'ai entendu à la radio une ancienne interview de Chabrol où il disait qu'il n'aimait pas que les compositeurs travaillent sur le film déjà monté, car cela n'aboutit qu'à des musiques illustratives. Il demandait à son fils de composer la musique sur scénario, avant que les scènes ne soient tournées. On n'a pas travaillé exactement comme ça, mais Daven Keller est entré dans le projet très tôt et est devenu un vrai partenaire, au même titre qu'Albane Penaranda, la monteuse du film.

PK Oui il était très impliqué dans le film. Mais ce qui est bien avec Thierry, c'est qu'on a vraiment l'impression d'appartenir à une équipe. Chacun a sa liberté et un rôle important à jouer. Il sait vraiment jouer collectif.

JULIE DEPARDIEU

Comment avez-vous pris la décision de participer à ce film ?

J'adore Thierry Jousse. Je le trouve intelligent. Et puis c'est un grand orateur. Il me fascine quand il parle, et pas seulement de cinéma. C'est simple : dès qu'il ouvre la bouche, j'adore. Mais j'ai lu son scénario très tard. Bien après lui avoir donné mon accord pour jouer dans le film. Parce que ce n'est pas pour des scénarios qu'on a envie de faire les films. Plutôt pour des gens. Moi je dit "oui" aux gens si j'ai envie de partager quelque chose avec eux... Je crois que j'ai lu celui de *Je suis un No man's land* un an et demi après l'avoir reçu. Parce que lorsque Thierry m'a fait parvenir le scénario, le film n'était pas encore totalement financé, son tournage restait incertain... J'ai donc choisi de ne pas le lire, parce qu'il faut arriver sur un tournage en gardant toute la fraîcheur de la découverte. C'est très mauvais d'avoir lu un projet trop longtemps à l'avance, de l'avoir macéré pendant des années et de le tourner des années après. Je ne découvre les scénarios qu'au moment de les tourner.

Comment voyez-vous votre personnage ?

Je ne joue jamais mes personnages du côté de la psychologie. Je pars du principe que c'est à moi qu'on demande de jouer un rôle, il suffit que je sois moi pour être le personnage. Je ne suis pas du genre à réfléchir des heures à comment dire une réplique. Je sais que plus je réfléchis et plus je suis mauvaise. Mais j'ai quand même pris des cours pour le film : j'ai répété le chant avec Philippe, et puis on a pris tous les deux des leçons de danse pour notre ballet final.

Sylvie, pour vous, c'est un personnage réaliste ou onirique ?

En tout cas, j'ai pris la décision de ne pas jouer du tout l'onirisme. Si le personnage a un caractère un peu merveilleux, c'est lié à la mise en scène, mais pas du tout à mon jeu. Je voyais bien que le film voulait construire quelque chose de cet ordre, une femme qui vit dans la forêt et qu'on ne voit que la nuit... Mais j'ai pensé qu'il ne fallait surtout pas que j'en rajoute en la jouant éthérée. J'ai préféré lui donner quelque chose de réaliste, de terrien même, et plus ancré dans le réel finalement que le personnage un peu flottant de Philippe.

Que reprenez-vous de votre participation au film ?

Avant tout le souvenir d'un tournage génial. Parfois on fait des gros films et on se sent une grosse pute. Et parfois au contraire, sur des tout petits films, je veux dire en terme de budget, on sait exactement pourquoi on est là, on a vraiment l'impression d'être avec les gens, de vivre un truc fort ensemble. C'est comme ça que j'ai vécu le tournage de *Je suis un no man's land*. Je suis arrivée sur le tournage très affectée par des choses très dures que j'avais vécues dans les mois qui ont précédé. Je ne me sentais pas du tout d'humeur à la fantaisie. Et faire ce film m'a vraiment aidé.



AUORE CLÉMENT

Qu'est ce qui vous a séduit dans le projet de Je suis un no man's land ?

Je connaissais le travail de critique de Thierry Jousse et je l'admirais beaucoup pour ses textes dans les Cahiers du cinéma. Avant même de lire le scénario, j'avais envie de travailler avec lui. Et puis quand je l'ai lu, je n'ai pas été surprise qu'il soit si bien écrit. J'ai été touchée par ce personnage de fils, qui comme nous tous, a un peu du mal à grandir. Et également par ce personnage de mère qui a accepté de mourir.

Comment avez-vous construit ce personnage de mère ?

Je suis partie d'une intuition : celle qu'on doit rire plus souvent lorsqu'on sait qu'on doit mourir. J'ai voulu que mon interprétation ne colle pas tout à fait à ce que dit le personnage, j'ai cherché au fond de moi ce point à partir duquel mon interprétation pouvait être vivante et pas figée par du pathos. Je pense que lorsqu'on vit cette situation, celle de se savoir condamné, arrive un moment où on n'a plus peur, où on est même apaisé. Du coup, ce personnage fait tout pour faire plaisir à son mari, veut qu'il n'y ait plus que de l'amour autour d'elle.

Que pensez-vous de la scène où votre personnage dit à son fils qu'il ne lui manque plus, qu'elle a appris à vivre sans lui ?

C'est une réaction très profonde. Je crois qu'elle veut décharger son fils d'un poids. Elle veut avant de disparaître le délester de sa culpabilité d'enfant qui est parti et ne revoit plus très souvent ses parents.

Comment s'est passé le travail avec les autres comédiens ?

C'était très facile et ça tenait beaucoup aux choix de Thierry (Jousse). Lorsqu'un casting est juste, tout devient simple. Bien sûr tous les acteurs sont remplaçables, mais il existe aussi une configuration, que tout film doit trouver, où les comédiens sont à la bonne place, bien calés dans leurs personnages, et parfaitement assortis les uns aux autres. Jackie Berroyer, quel acteur ! Il est de ces comédiens qui ne cherchent pas à se montrer, à faire la preuve de quelque chose, leur talent, leur virtuosité. Au contraire, il laisse toute la place à ce qu'on lui demande de faire. Quant à Philippe Katerine, j'étais très intimidée parce que je l'admire énormément. Il a une telle enfance en lui, quelque chose de si délicat ! Il est tout le temps juste. Et jouer semble beaucoup l'amuser. Mais l'essentiel du travail je crois avait eu lieu avant, à l'écriture, puis par le choix des comédiens, après il fallait juste s'imprégner de ce qui se passait entre nous sur le tournage et se laisser porter.



JACKIE BERROYER

Comment avez vous rencontré Thierry Jousse ?

J'ai tourné dans son premier film, un moyen-métrage intitulé *Le jour de Noël*. Je jouais un vieux musicien, doué d'une grande originalité mais que son tempérament particulier a empêché de réussir. Il aurait pu devenir Clapton, mais sa névrose de l'échec ne l'a pas permis. Thierry savait que j'avais un vrai rapport à la musique et c'est ce qui l'avait incité à me proposer ce rôle.

Comment avez-vous construit ce personnage de père taciturne ?

Comme j'ai pu. Je crois que c'est la première fois au cinéma que je fais une interprétation absolument dénuée d'humour. Généralement les cinéastes me demandent d'apporter de l'ironie, du décalage. Et d'ailleurs, même si on ne me demande rien, je me débrouille toujours pour ajouter un peu de cocasserie. Sur ce film, ce n'est pas venu. Ca ne trouvait pas sa place.

Le rapport père/fils avec Philippe Katerine vous paraissait-il évident ?

Ca n'allait pas de soi, parce qu'on ne se ressemble pas physiquement. Mais j'ai un fils de 37 ans. Philippe est quelqu'un de très malin, très subtil et très doux aussi. J'aime beaucoup quand il dit qu'il a horreur du second degré. Parce qu'on pourrait croire que ses chansons sont complètement dans le second degré, et pourtant je vois très bien ce qu'il veut dire. Il me semble que notre relation marche dans le film. En tout cas, sur le tournage, nous avons noué une complicité évidente.

Et votre épouse ?

A l'arrière de la ferme où nous avons tourné, il y avait un jardin avec un cerisier au fond. Entre les prises, je prenais une chaise, m'installais sous le cerisier et je lisais tranquillement, à l'ombre. Moi je ne fais pas partie des acteurs qui disent qu'ils souffrent dans leur travail. J'ai échappé à l'usine. Jouer pour moi, c'est prendre du bon temps. Quand Aurore Clément est arrivée sur le tournage, la première fois qu'elle m'a vu, c'était sous ce cerisier. Elle a éclaté de rire et a dit "Mais on prends du bon temps ici". Et elle m'a rejoint sous ce cerisier.



THIERRY JOUSSE

Après avoir été rédacteur en chef des Cahiers du Cinéma entre 1991 et 1996, et écrit trois ouvrages sur le cinéma entre 1989 et 2003, parmi lesquels une monographie sur John Cassavetes (1989) et un recueil de ses textes, *Pendant les travaux le cinéma reste ouvert* (2003), Thierry Jousse réalise quatre courts-métrages, *Le Jour de Noël* (1998), *Nom de code : Sacha* (2001), *Julia et les hommes* (2003), *Buenos Aires Fantasma* (2006) et un long métrage, *Les Invisibles*, sorti en juin 2005. Parallèlement à ces activités cinématographiques, il écrit sur la musique pendant la seconde moitié des années 90 aux Inrockuptibles, Jazz Magazine et pour le Dictionnaire du rock (Collection Bouquins) et a collaboré à de nombreuses émissions de radio sur France Inter (Le Masque et la plume), France Musique, et France Culture. En 2005, il co-dirige avec Thierry Paquot une encyclopédie, La Ville au cinéma. En 2006, il publie un ouvrage sur Wong Kar-wai, puis, en 2007, il conçoit l'anthologie Le Goût de la télévision et, la même année, publie une monographie sur David Lynch. En 2006, il s'occupe de la section cinéma de l'exposition "NEW YORK, NEW YORK" du Grimaldi Forum et en 2010, de la section cinéma de l'exposition "Kyoto-Tokyo : des samourais aux mangas" toujours au Grimaldi Forum. En 2009, il réalise le documentaire *L'Age d'or de la Musique de film*, diffusé sur Arte. Il est également producteur, avec Laurent Valero, de l'émission hebdomadaire, Easy Tempo sur France Musique, chroniqueur à la revue Mouvements et programmateur cinéma régulier au Musée du Quai Branly.

DAVEN KELLER COMPOSITEUR

Après avoir collaboré à un certain nombre de films, soit en tant que compositeur de la bande originale, *Le voyage aux Pyrénées* de Jean-Marie et Arnaud Larrieu, *La répétition* de Catherine Corsini, soit en tant qu'arrangeur, *Peindre ou faire l'amour*, *Un homme un vrai* des frères Larrieu, *Le grand Charles* de Bernard Stora, Daven Keller signe une musique originale, aérienne et synthétique pour le nouveau film de Thierry Jousse, *Je suis un no man's land*.





Une production **Les Films Hatari** avec le soutien du Centre national du cinéma et de l'image animée, de la Région Bourgogne, de la Région Franche-Comté, avec la participation de Cinécinéma et en association avec Cinémage 4, développé avec l'aide à la réécriture de la région Basse-Normandie, le soutien de Media, de Developimage, de la Procirep / Angoa et du Ministère de la culture et de la communication - Centre national des arts plastiques.



LISTE ARTISTIQUE

Philippe **Philippe Katerine**
Sylvie **Julie Depardieu**
La mère **Aurore Clément**
Le père **Jackie Berroyer**
Chloé **Judith Chemla**
Vidal **Jean-Michel Portal**

LISTE TECHNIQUE

Scénario **Thierry Jousse, Jérôme Larcher
et Camille Taboulay**
Adaptation et dialogues **Thierry Jousse et Jérôme Larcher**
Chansons **Philippe Katerine**
Image **Olivier Chambon**
Son **Cédric Deloche,
Sébastien Noiré, Emmanuel Croset**
Musique originale **Daven Keller**
Montage **Albane Peñaranda**
Décors **Samuel Bordet**
Costumes **Marie-Laure Pinsard**
Maquillage-Coiffure **Valérie Gasparis**
Assistanat à la mise en scène **Sébastien Rudler**
Scripte **Mylène Mostini**
Direction de production **Raoul Peruzzi**
Régie générale **Frédéric Hubscher**
Produit par **Laetitia Fèvre**
Producteur associé **Michel Klein**
Distribution **Sophie Dulac Distribution**

Philippe Katerine l'album.
www.katerine.artistes.universalmusic.fr

